



Conférence à Notre Dame de Passy, 2 décembre 2015, par Jean Pierre Guérend,
des *Amis de Franz Stock*.

Bonsoir à tous,

Merci d'être venus ce soir à la rencontre de Franz Stock. Vous avez compris que son témoignage n'est pas dépassé.

Aujourd'hui encore, en ce temps de violence revenu, dans un contexte bien différent, il a quelque chose à nous dire.

Qui est Franz Stock ?

A plusieurs reprises, Angelo Roncalli, futur Jean XXIII, saint Jean XXII, le nonce apostolique en France entre 1945 et 1949, déclare que l'abbé Stock, qu'il admirait « n'était pas un nom mais un programme », il voulait dire un programme de vie, de réconciliation et de paix.

Sans vouloir contredire le nonce, mais au contraire le compléter, j'ose dire que Franz Stock, c'est d'abord un prénom : Franz, François. En 1927, il avait 23 ans, il écrivait à un ami français :

« Quand mon père m'a prénommé Franz, il pensait certainement à Saint François d'Assise, mais Franz c'est aussi France. Je crois que ma vocation est inséparable de la France.

Son père pensait à St François, au moment de sa naissance, mais, lui, toute sa vie, il a pensé à son saint patron.

« Fais de moi, un instrument de ta paix,

Là où il y a de la haine, que je mette l'amour...

Là où il y a l'offense que je mette le pardon...

Là où il y a le désespoir que je mette l'espérance...

Seigneur, je ne cherche pas tant à être compris qu'à comprendre, à être consolé qu'à consoler... »

L'héritage de Franz, c'est sa façon d'être et d'agir, de créer des liens, de faire comprendre la France aux allemands et l'Allemagne aux français, d'être toujours en mouvement, d'aller ici, d'aller là, là où il a quelqu'un à aider, quelques chose à comprendre, à faire découvrir, des ponts à construire...

Ce qui frappe chez lui, c'est le mouvement de sa vie toute tournée, dès son jeune âge, vers les autres, l'autre pays, la France.

Sa grande œuvre c'est la réconciliation entre nos deux pays. Il y travaille sans relâche. Il a compris où Dieu l'attendait.

Sa vie fut courte, comme celle de Françoise d'Assise, 44 ans.

Quelles sont les grandes étapes

de sa vie ?

Franz STOCK avait 10 ans quand, en 1914, son père fut mobilisé, et il en fut très marqué.

Il avait 22 ans quand il a participé au grand rassemblement international pour la Paix, à Bierville, près de Paris. A ces Journées européennes de la jeunesse, organisées par Marc sangnier, fondateur du *Sillon*, il s'est senti appelé à travailler au rapprochement de la France et de l'Allemagne, répondant ainsi à l'appel du pape Benoit XV. Il séjourne deux fois en Corrèze, l'été 1926 et l'été 1927, c'est alors qu'il décide de continuer ses études de théologie en France à l'Institut catholique.

Il avait 30 ans quand, en septembre 1934, il était nommé curé de la paroisse allemande de Paris, alors que Hitler avait pris le pouvoir un an avant. Les premiers émigrés juifs commençaient à arriver dans la capitale et il les accueillait et les aidait, autant qu'il le pouvait.

A partir de janvier 1941, tout en restant curé de la paroisse allemande, il est nommé aumônier des prisons de la Gestapo.

En 1944, dans les combats de la Libération, il portait secours aux soldats allemands grièvement blessés qui se trouvaient à l'hôpital militaire de Paris, actuellement hôpital de la Pitié-Salpêtrière et se livrait comme prisonnier des Américains.

De septembre 1944 à avril 1945, il était prisonnier des Américains dans un camp à Cherbourg

Du mois d'août 1945 à août 1947, il dirigeait, à Chartres, « le Séminaire des barbelés » où furent formés 600 prêtres allemands.

Mort à 43 ans, le 24 février 1948, épuisé, le cœur usé, il nous trace un chemin de paix et de réconciliation.

Qui était Franz Stock ?

Je décrirai son portrait en trois temps :

- Il répond à l'appel de ses frères
- Il vit le grand paradoxe évangélique
- Il travaille à la réalisation de la charité parmi les hommes.
-

1^{er} temps

Franz Stock répond à l'appel de ses frères

Dès sa jeunesse, une parole lui revenait sans cesse à l'oreille : « *Là où tu es, fais ton devoir, joue le rôle qui t'attend, ne va pas chercher ailleurs, répond à l'appel de tes frères* ».

Son maître spirituel est François d'Assise.

Franz, en allemand, c'est le prénom François. François c'est aussi France...Son maître spirituel est François d'Assise.

Il fut *Compagnon de Saint François*, mouvement international fondé dès 1927 par son ami Joseph Folliet, rencontré à ce grand Rassemblement international dont le thème était : *La Paix par la jeunesse*. C'est à partir de ce moment- là qu'il a aimé la France ; qu'il a voulu en connaître et comprendre l'histoire et la culture, en parler et écrire la langue et travailler à rapprocher nos deux pays.

Il est mort jeune, épuisé pour s'être donné tout entier à sa mission, lentement mûrie, menant toute sa vie avec une cohérence surprenante.

Grâce à des hommes et des prêtres comme lui, en plein drame fratricide, le dernier mot ne sera pas la haine.

Epuisé pour avoir porté trop de croix, malade et pressentant sa mort, Franz Stock confiait : « *J'aurais aimé vivre longtemps pour raconter tout ce que j'ai vécu* ».

Il n'a pas eu le temps de nous dire comment il a vécu ce temps de guerre, mais les témoignages reçus, dès le soir de sa mort, et son Journal retrouvé nous permettent de comprendre que son témoignage s'exprime par des actes, par un engagement total, dès sa jeunesse, pour la paix, pour la réconciliation entre nos deux pays.

Son engagement s'exprime d'abord et, avant tout, par le mot de combat auquel il s'était préparé.

Dès le début des années trente, l'Abbé pressent le combat contre la haine et la barbarie qui va s'engager et auquel il est appelé à prendre sa part. « L'humanité a besoin de nous », disait il.

En septembre 1937, à Paris, au pavillon pontifical de l'exposition universelle, dont il s'est vu confier l'aménagement, il s'adresse ainsi à l'assemblée, en présence de l'ambassadeur allemand :

« *Est-ce pensable que, sous l'image de Saint Michel, patron de la France et de l'Allemagne, témoin de tant de luttes et de discordes entre nos deux peuples, les coeurs soient*

incapables de se retrouver dans un respect réciproque et dans la paix ? Saint-Michel, aide-nous dans ce combat. Nous sommes prêts ».

Saint-Michel, luttant contre le démon du mal, laisse deviner aux visiteurs du pavillon pontifical qu'il s'agit du nazisme terrassé par l'archange.

Pour l'abbé, c'est le symbole de la victoire finale de Dieu sur le mal, la guerre étant la manifestation totale de l'action de Satan en ce monde, cause de la division des hommes et de la destruction de tout ce qui est humain. La guerre est démoniaque.

Elle est l'épanouissement sadique de la haine, négation du plan divin, outrage suprême au Christ en croix, réconciliant dans son sang, tous les hommes, au-delà de toutes les frontières et de tous les murs de barbelés ou de béton.

Chaque jour, dans son ministère auprès des militaires de la Wehrmacht, ses paroissiens, et auprès des résistants-prisonniers, dont il avait la charge pastorale, il combat intensément par les actes quotidiens de son devoir d'état, l'emprise démoniaque du nazisme.

Au Séminaire organisé derrière les barbelés, l'abbé Stock, affaibli, portant le poids des immenses souffrances vécues, imprégnait les offices liturgiques de sa profonde piété personnelle et, dans la chapelle du Séminaire de Chartres, il avait eu la joie de peindre lui-même, en 1945, sa fresque prophétique : l'archange Michel terrassant, le dragon, ce n'était plus une espérance mais une victoire réelle, chèrement acquise.

Jour après jour, l'Abbé a mené et enduré le combat spirituel, qui n'en était pas moins charnel, les mains nues, les bras ouverts pour la rencontre fraternelle.

« *J'étais prisonnier et vous êtes venu me visiter* ». Cette parole du Christ pour le jour du Jugement dernier, Franz l'appliquera, à la lettre.

Il visite les prisonniers de la Gestapo dans les prisons de Paris. Avec la recrudescence des arrestations, ses visites deviennent plus fréquentes. Et puisque les prêtres français n'ont

pas le droit d'y pénétrer, c'est lui qui ira rendre visite aux résistants et otages emprisonnés. Et il sera le seul visiteur.

Refusant l'habit militaire, en soutane noire, avec un brassard de la Croix-rouge, il entend se situer au - dessus de la mêlée.

Par ce volontariat, dont il n'avait pas mesuré toute la portée et le retentissement dans sa vie et la vie de tant de victimes de la guerre, il allait devenir, lui, Allemand, en terre française, aumônier des prisons de Paris occupé. En rencontrant résistants et otages dans leurs cellules, les uns attendant leur jugement, les autres leur exécution, et, à la paroisse allemande, les familles inquiètes venues chercher des nouvelles, l'Abbé Stock s'est fait reconnaître comme témoin de la charité.

Avec lui, c'est l'amour du Christ qui pénètre dans les cellules obscures pour aller fortifier, aider, soutenir ceux qui voudront bien l'accueillir en commençant par se faire accepter, bien qu'il soit Allemand.

Dans cet enfer carcéral, il rencontre des hommes qui ont choisi la résistance : catholiques fervents, prêtres résistants, juifs pratiquants, incroyants, jeunes communistes, dont beaucoup, dit-il « gardent une étincelle de la foi chrétienne ». Certains prisonniers refusent de lui parler ou soupçonnent cet homme, qui n'a pas encore 40 ans, aux yeux bleus, aux cheveux blonds, parlant bien français avec un léger accent d'Outre-Rhin, d'être un espion de la Gestapo. « Non ! disent les autres, ce prêtre est bon » et ils l'accueillent. Avec eux, il prie, leur apporte la communion, les écoute, et leur rend service.

« Il apporte la paix et possède d'inépuisables réserves de force, il rayonne d'une joie spirituelle », témoigne Edmond Michelet, nommé ministre du général de Gaulle dès son retour du camp de concentration de Dachau.

Dans leurs tristes cellules, les prisonniers rencontraient un ami venu les reconforter, apportant selon le mot de Michelet : « la pensée du Christ et son corps eucharistique ». Avec lui, la parole évangélique : « *j'étais en prison et vous êtes venu me rendre visite* » prenait sens, prenait corps, rejoignait le réel.

Dans ses visites, l'abbé est constamment surveillé par la Gestapo, mais aussi aidé par des gardiens anti-nazis, dont l'un sera dénoncé et exécuté.

Hormis les gardiens, il est seul à entrer dans les cellules, se présentant avec délicatesse, se rappelant les noms, les visages, les numéros de cellules, les demandes, les messages à transmettre, griffonnant l'essentiel avec prudence et précision, sur un morceau de papier, ou bien mémorisant ce dont il doit se rappeler.

Prodigieux exercice de mémoire ! pour apporter à chacun le réconfort, des nouvelles, une bible, une image pieuse, une lettre (cachée dans les larges poches de sa soutane), du papier et des crayons, le livre souhaité, des vêtements propres... bien que ce soit *streng verboten*, absolument interdit.

Pour lui, ce ne fut pas facile de désobéir au règlement des prisons, de poser des actes de désobéissance pour sauver des vies et donner la primauté à l'humain. Mais, avant d'être allemand, il est prêtre du Christ. Il prenait des risques.

Aux prisonniers, il donne des nouvelles de leur famille, leur glisse des mises en garde et des conseils, leur apporte des informations sur leur situation judiciaire. Informations qu'il a réussi à obtenir auprès de certains paroissiens - ses « complices », dans les bureaux de la Wehrmacht.

Rue Lhomond, à la paroisse allemande, près du Panthéon, les familles de prisonniers, résistants ou otages, anxieuses, viennent le rencontrer pour recueillir quelques nouvelles de leur père, de leur fils, de leur frère...

Rencontres très éprouvantes, l'Abbé revivant face à une mère, une sœur, une amie, un parent, ce qu'il a vécu dans la cellule en rencontrant cet homme dans l'attente d'une condamnation ou d'une exécution.

Franz nous démontre qu'on peut rejoindre l'Autre malgré ses différences et ses offenses, pour préparer le pardon et sceller la réconciliation.

Il sait voir et rencontrer l'Autre, les autres, avec le regard du Christ. Il rend aux prisonniers la conscience de leur dignité. Par son amour et sa compassion, il

donne une autre image de l'homme que celle que les nazis voulaient donner aux résistants.

Etre chrétien, c'est être profondément, résolument, humain.

Tant d'actes confiés à son Journal ou transmis par des témoignages seront connus bien plus tard, lorsque la tourmente sera passée.

On ne saura jamais tout le bien qu'il a fait.

Il lui arrive aussi de soigner des résistants qui ont été torturés. Comment a-t-il pu assumer tant de tâches, aussi diverses, aussi nombreuses et risquées ?

Seul un engagement total, corps et âme, aidé par une bonne mémoire et une organisation sans faille peut expliquer une telle activité apostolique.

Derrière les mots de son Journal se cachent une détresse, un désarroi, une incertitude des lendemains, du sort qui sera réservé aux prisonniers à qui l'Abbé rend visite : celui qui sera libéré, celui qui sera transféré en Allemagne, celui qui sera bientôt exécuté et à qui il devra l'annoncer.

Il est bouleversé par les souffrances et les offenses faites aux prisonniers par le régime nazi qui s'est emparé de son pays. « La guerre lui a déchiré l'âme, a écrit, quelques jours après sa mort, son ami Joseph Folliet.

2^e temps

Franz Stock a vécu le grand paradoxe évangélique

Allemand et prêtre, en pleine guerre, il se fait le serviteur, l'ami de ces français, résistants, que son gouvernement considère comme ses pires ennemis. Il redonne réconfort et courage, dissipe leurs angoisses et les aide à retrouver, pour certains, la foi en Dieu, dans la paix et la ferveur.

Son ministère d'accompagnement des prisonniers, résistants et otages, condamnés à mort, le mène jusqu'au lieu des exécutions, principalement au Mont

Valérien, près de Paris. Il est avec eux dans le camion militaire, tous assis sur leur cercueil. Avec eux, il chante et il prie. Ensuite, rassemblés dans une chapelle, il reçoit leurs confidences, leur dernier message à transmettre à leur famille, des photos, des lettres... Après les exécutions, auxquelles il assiste, il remonte dans le camion pour accompagner les fusillés jusqu'au lointain cimetière de banlieue, où ils sont enterrés et, pour en informer les familles, il relève soigneusement l'endroit exact de leur tombe.

Les exécutions auxquelles il a assisté sont, selon ses mots, « un nombre à quatre chiffres ». On estime qu'il s'agit d'environ 1300 à 1500 résistants et otages.

Rien d'étonnant qu'il ait été « *des nuits entières, sans dormir* », comme il le confiera un jour. Il découvre qu'à l'imitation du Christ, l'idéal de paix, dont il a rêvé dès sa jeunesse, doit passer par la croix.

Il apporte aux prisonniers sa part de compassion, de miséricorde, de communion humaine et chrétienne. Témoin de l'angoisse de Dieu pour le monde, il prend sa part de cette angoisse. Son corps et son cœur de chair en sont atteints.

Nous pouvons imaginer son humiliation de citoyen allemand de voir ses compatriotes fusiller des patriotes français et pressentir la douleur de certains soldats déchirés dans leur conscience, refusant de tirer... De nombreux condamnés mouraient bravement pour la France et en paix avec leurs convictions.

Pour tous les condamnés à mort, il recherche une mort dans la paix, une mort dans le pardon, jusqu'à, pour certains, la réconciliation avec l'ennemi allemand.

Une mort qui serve à quelque chose pour leur famille, leurs enfants, leur pays, leur idéal humain. Un sacrifice qui ne soit pas perdu, une semence nouvelle à apporter à la grande œuvre de réconciliation qui, déjà, au Mont Valérien, a commencé à germer, dans le sang.

« *Jésus est en agonie jusqu'à la fin du monde, il ne faut pas dormir pendant ce temps là* ». Cette phrase du philosophe Blaise Pascal que Franz aimait tant lire et faire

découvrir à ses paroissiens, et aux séminaristes, il l'entendait résonner en lui dans ses moments de tristesse.

Les prisonniers le découvraient attentif à leurs misères, compatissant à leurs peines et à celles aussi de leur pays, la France, qu'ils voulaient défendre en résistant au nazisme.

Séparés de leur famille, isolés, redoutant les interrogatoires, les tortures, le jugement du tribunal militaire, la déportation ou la mise à mort, beaucoup ont été réconfortés, marqués à tout jamais par sa présence fraternelle, son accueil et son écoute.

Tous les témoignages concordent : l'abbé Stock était avant tout prêtre, prêtre de Jésus - Christ. Et, à leur tour, les résistants devinaient le martyr qu'endurait cet homme encore jeune, qui, chaque jour, avait sous les yeux l'atrocité du régime qui opprimait son peuple et toute l'Europe, alors asservie.

Comment pouvait-il tenir debout dans cet « enfer » ?

Il se sentait porté par le Christ, fidèle à la mission à laquelle il s'était préparé dès sa jeunesse, confirmée en 1934 par l'appel du cardinal Verdier, archevêque de Paris, alors que le nazisme s'installait dans toute l'Allemagne.. Puis, après le décès du cardinal Verdier, son successeur, en avril 1940, le cardinal Emmanuel Suhard le confirma dans sa mission.

Le cardinal Suhard, archevêque de Paris pendant la guerre a connu et soutenu l'abbé Stock qui se présentait comme « prêtre de l'évêque de Paris », tenant ainsi à bien montrer qu'il représentait lui, prêtre allemand, l'Eglise catholique, universelle, au-delà de toutes les frontières des hommes.

« Aux yeux de Dieu, disait-il, il n'y a ni Anglais, ni Français, ni Allemands, il n'y a que des chrétiens ou tout simplement des hommes et, moi qui vous parle, je ne suis qu'un prêtre de l'évêque de Paris ».

Depuis la montée du nazisme dans les années trente, la « fraternité universelle », est le contre-poison du nationalisme et de l'antisémitisme. C'est pourquoi, en Allemagne les chrétiens y sont persécutés. L'Abbé vivra cette fraternité universelle, au jour le jour, avec tous ceux qui seront sur sa route ou qu'il ira reconstruire. Les chrétiens et ceux qui ne partagent pas la foi chrétienne en sont marqués. En plein drame humain, en plein trouble des consciences, en pleine désespérance, il affirme le témoignage tant attendu.

L'Abbé Stock est le type même du « prêtre artisan de paix » dont le portrait a été tracé par le cardinal Suhard dans sa fameuse lettre pastorale du carême 1949, *le Prêtre dans la Cité*, dont certains passages ont été souvent repris par les papes.

L'abbé ne réservait pas sa compassion, son écoute, son aide, son soutien spirituel, et même matériel, quand il le pouvait, aux seuls catholiques. Une seule question se posait à lui : *A t-il besoin de moi ? Comment puis-je l'aider ?*

Au Mont Valérien, il donnait l'absolution aux catholiques, lisait des passages du Nouveau Testament aux protestants, et, avec les Juifs, il récitait les psaumes. Il était prêtre de l'humanité et vivait déjà ce qu'on appellera moins de vingt-ans plus tard l'œcuménisme. Dans ses visites aux prisonniers, il ne se demandait pas si c'était un Anglais ou un Français, s'il était chrétien, juif ou incroyant. Il devançait l'appel de Jean XXIII dans sa Lettre-encyclique, *Pacem in terris*, Paix sur la terre, publiée en 1963, et pour la première fois adressée à tous les hommes de bonne volonté.

Depuis son adolescence, participant activement à des mouvements de jeunes chrétiens, il s'est engagé dans un combat qui, à l'époque, paraissait utopique à beaucoup : la réconciliation franco-allemande après trois guerres fratricides en trois générations.

D'étape en étape, il a résolument poursuivi la route, rencontré des jeunes partageant le même idéal, répondu aux appels de la paix à construire, toujours attentif aux autres et aux événements. Il a compris que la fraternité universelle était l'essence même de la foi chrétienne, la perle évangélique, le centre du Notre Père, la clef du « vivre ensemble » et que lui, prêtre, devait être acteur de cette fraternité.

Mais il va plus loin encore que son engagement auprès des prisonniers : il se fait prisonnier avec ses frères.

En août 1944, Paris se soulève pour se libérer. Les combats de rue commencent. L'abbé Stock ne se demande pas où est sa place. Cet homme fatigué, épuisé, le coeur malade, sort dans la rue, pour aider les blessés et visiter les mourants sans se soucier des balles qui sifflent.

L'abbé rejoint l'hôpital de la Pitié - Salpêtrière où se trouvent six cents soldats allemands gravement blessés, la plupart en Normandie. Quand les Américains arrivent à Paris, Stock est fait prisonnier en même temps que les blessés et le personnel médical allemand. Il est envoyé dans un camp dans le Cotentin, à Cherbourg. Désormais, il est prisonnier et le restera jusqu'à sa mort.

L'abbé veut rester frère des hommes en souffrance. « *Le Christ, dit-il, est toujours prisonnier quelque part dans le monde* ».

Hier, Franz Stock s'était fait proche des prisonniers français dans leurs géôles de la Gestapo. Aujourd'hui, il se fait prisonnier avec ses compatriotes. Fin 1945, on compte près d'un million de prisonniers allemands en France, 30 000 sont morts au cours de leur captivité, morts de faim, de froid, de maladie, de désespoir aussi. Franz Stock veut partager leur sort.

Pendant sept mois, l'abbé Stock est aumônier du Camp 304 sous la garde des Américains, un camp de tentes entouré de barbelés sur la falaise de Cherbourg, dominant la mer, balayée par le vent d'ouest, pendant le dur hiver de 1944-1945.

Méditant sur la dure épreuve des prisonniers allemands de cette armée trompée et vaincue, il écrivait dans son journal : « *La condition de prisonnier fut l'indispensable chemin pour que l'homme, tel que voulu par Dieu, s'éveille à nouveau.* »

Fin 1945, pour les prisonniers allemands, la captivité n'en était qu'à ses débuts. Qu'allaient devenir les étudiants en théologie qui avaient interrompu leurs études ?

Le cardinal Suhard et le nonce apostolique Roncalli décident de regrouper les séminaristes allemands prisonniers et nomme Franz Stock supérieur de ce « séminaire derrière les barbelés » pour former les prêtres dont l'Allemagne nouvelle aura tant besoin.

L'Abbé Stock a toutes les qualités requises : le témoignage qu'il a donné auprès des résistants prisonniers et fusillés ; la confiance de l'épiscopat allemand ; et enfin le témoignage des blessés et prisonniers allemands qu'il a rejoints à Cherbourg. L'autorité militaire française donne son plein accord à ce projet et lui apporte son soutien matériel et administratif.

Le 17 août 1945, le « Séminaire des barbelés », installé au Coudray, tout près de Chartres, non loin de la cathédrale que l'on aperçoit dans le lointain, comme « un phare spirituel », rassemble des jeunes qui ont poursuivi leur vocation sacerdotale ou qui l'ont trouvée dans l'épreuve de la guerre, dans la condition de prisonnier avec toutes ses rigueurs : le froid, la faim, la santé défaillante, le manque de nouvelles de leurs proches...

Beaucoup ont eu leur vie transformée par ce temps d'étude, de prière et de vie communautaire dans ce séminaire inattendu qui a donné plus de 600 prêtres à l'Eglise d'Allemagne renaissante et cinq évêques après des années de persécution.

Quand on pense au mur de haines, à l'océan de souffrances et de vengeances de l'après-guerre, ce projet de séminaire, rassemblant des prisonniers allemands d'une armée vaincue dans un coin de la terre de France, à l'ombre de la cathédrale Notre Dame de Chartres, on reste étonné par l'audace de cette initiative décidée d'un commun accord par des évêques et des militaires, accompagnée par une équipe de professeurs en théologie, volontaires, venus de Fribourg en Allemagne, ayant accepté eux mêmes d'être prisonniers.

Ce séminaire fut un vrai miracle, « le symbole de même la réconciliation » comme le dira, à plusieurs reprises le nonce apostolique Roncalli, qui a soutenu et admiré le jeune abbé Stock. Alors devenu Pape, il déclara : « *Il se donna tout entier à Dieu et à ses contemporains sans aucune réserve, dans un esprit d'un joyeux sacrifice. Franz Stock, ce n'est pas un nom, c'est un programme* ».

En juin 1947, le Séminaire ferme ses portes. Les séminaristes sont libérés et regagnent l'Allemagne détruite et ruinée, le pays à genoux. Franz Stock, lui, rentre à Paris.

Car il n'a pas abandonné son but : rapprocher la France et l'Allemagne. Pour lui, son œuvre de réconciliation n'est pas terminée. Il veut s'occuper des nombreux Allemands, anciens prisonniers, qui ont décidé de rester en France pour y vivre et travailler. C'est eux, pense-t-il, qui peuvent entretenir et développer, maintenant que la paix est signée, des liens avec l'Allemagne nouvelle. Auprès d'eux, avec eux, il veut continuer son œuvre missionnaire.

Etant toujours considéré du point de vue administratif comme prisonnier de guerre, relevant des autorités militaires. il se démène auprès des services officiels pour retrouver sa liberté et sa carte de séjour qu'il n'obtient pas, malgré toutes ses démarches et ses soutiens : le gouvernement français de l'époque, en ces temps encore chargés de haine, ne veut pas que les allemands se regroupent, ni se rendent visibles.

Sa santé décline de plus en plus...

Soigné à l'hôpital Cochin, proche de la paroisse allemande, où, après un malaise cardiaque, il a été emmené d'urgence. L'Abbé Stock est mort le 24 février 1948, « de façon soudaine », précise l'infirmière de service, dans une chambre d'hôpital où il était resté seul. On l'enterre dans le cimetière de Thiais, près de Paris, dans le carré des soldats allemands avec une simple croix de bois plantée sur un tas de terre..

L'Abbé a tenu jusqu'au bout avec la certitude qu'un jour les hommes apprendraient à vivre en paix, il lui fallait donc tenir coûte que coûte. Début 1948 sa mission était accomplie.

Le temps passe...

Les blessures de la guerre commencent à guérir.... La réconciliation est en marche...

Il aura fallu seulement 15 années pour que tout au long de cette année 1963, en plein Concile Vatican II, les événements se succèdent et se précipitent...

- Le 22 janvier, le Chancelier Adenauer et le général de Gaulle, signent au palais de l'Élysée à Paris, le Traité de paix et de réconciliation franco-allemande.
- Le 11 avril, le pape Jean XXIII publie la fameuse encyclique Paix sur la terre, *Pacem in terris* dont l'impact dans le monde fut considérable.
- Le 16 juin, le cercueil de l'abbé Stock est inhumé à Chartres, non loin du séminaire des barbelés dans l'église Saint Jean Baptiste de Rechèvres.
- Avant de mourir, le pape Jean XXIII avait signé un télégramme, lu à la cérémonie.

L'année 1963, fut une année de Grâce.

Franz Stock nous a quittés sans savoir qu'il avait gagné son combat.

Une force rayonnante et tranquille émanait de lui. Sa force apostolique révélait une profonde intériorité. Franz Stock fait partie de ceux qui deviennent des foyers de paix et de joie, en un mot des « émetteurs de Grâce ».

Comme d'autres, il a été un point d'appui de Dieu pour agir dans le monde en guerre, souffrant avec ceux qui souffraient, témoin de l'espérance de la paix.

A un ancien détenu, résistant, il écrit en juillet 1946 :

Je ne mérite pas vos louanges, car j'ai fait mon devoir sacerdotal, rien de plus ! Si j'ai soulagé un peu le sort de quelques détenus pendant ces quatre ans, je n'y vois pas de raison de me

vanter. Je suis encore prêt à aider ceux qui sont misérables et nécessiteux. C'est pour cela que j'ai accepté volontairement la captivité pour rendre service et pour travailler à la réalisation de la charité parmi les hommes.

Franz est allé jusqu'au bout de son idéal apostolique : non seulement être aumônier des prisonniers, mais prisonnier lui-même avec les prisonniers, prêtre-prisonnier, comme à la même époque, il y avait des prêtres-ouvriers.

Il pouvait éviter d'aller jusqu'à ce dernier degré d'engagement, rester seulement curé de la paroisse allemande de Paris en période d'Occupation. Mais dès le 11 novembre 1940, il a voulu rendre visite à des jeunes manifestants emprisonnés et, progressivement, il a entendu l'appel à être reconnu comme aumônier des résistants, les visitant dans les prisons, et les accompagnant jusqu'au supplice.

Franz aurait pu ne pas rejoindre les soldats allemands grièvement blessés à l'hôpital de la Salpêtrière. Mais il y est allé.

Quand Paris fut libéré, il aurait pu fuir avec le personnel de l'ambassade comme celle-ci lui avait demandé. Mais, il en a décidé autrement et s'est retrouvé captif volontaire, à Cherbourg, avec des milliers et milliers de compatriotes affamés et désespérés.

Enfin, dernière et grave décision, il accepta d'être supérieur d'un Séminaire derrière les barbelés. L'abbé Stock est mort, toujours fiché sur les registres de la police française comme prisonnier.

3^e Temps

**Franz Stock veut travailler
à la réalisation de la charité
parmi les hommes**

Dans quel but a-t-il voulu se rapprocher des « *miséreux et des nécessiteux* » ? Il répond : « *Pour rendre service et pour travailler à la réalisation de la charité parmi les hommes* ».

Pour être solidaire des centaines de milliers d'hommes et de femmes qui, dans toute l'Europe, se sont retrouvés derrière les barbelés ou requis pour le travail obligatoire. Pour annoncer et vivre l'Évangile, des prêtres devaient les rejoindre.

Selon l'abbé Stock, Dieu se fait comprendre, non pas tant par des écrits ou des déclarations, des paroles, que par une manière de vivre, par des gestes, des actes, des services rendus pour plus d'humanité. Sachant que le Christ nous attend à chaque instant dans l'œuvre du moment.

C'est un homme d'action, attentif et ouvert. Il pose des actes, recherche le contact. Il est l'homme de la rencontre. C'est un pasteur. L'Abbé a assumé des engagements successifs, exigeants, apostoliques, toujours dans le même but : la grande œuvre de réconciliation entre la France et l'Allemagne pour laquelle, jeune encore, il avait choisi de consacrer toute sa vie.

Il a accepté volontairement la captivité pour « *travailler à la réalisation de la charité parmi les hommes* ». La charité, dont parle l'Abbé, n'est pas la banale philanthropie, c'est la charité du Dieu, révélé en Jésus-Christ.

C'est au nom de la charité que Franz Stock est entré dans les cellules pour rencontrer les prisonniers, et son message a été compris par beaucoup, croyants et incroyants, jeunes communistes, même par ceux qui avaient abandonné la foi. Des détenus libérés ont été touchés pour toute leur vie. Des condamnés sont morts en pardonnant à leur bourreau et en offrant leur vie en sacrifice pour la paix.

Du haut du Mont Valérien, le lieu même où tout était organisé pour entretenir la haine et la justifier, un homme, un prêtre allemand avait décidé à faire face au réel, et affronter le Mal.

Pas question pour lui de s'évader dans l'ombre. Il s'est donné totalement pour « absorber le mal dans un excès de fidélité », selon le mot de Teilhard de Chardin.

Franz qui voyait loin, au-delà de la guerre, ne s'est pas laissé anéantir par le bruit des armes car « *ce n'est pas la guerre qui fait l'essentiel de l'histoire, ce sont les âmes* », comme l'a dit son évêque du temps de guerre et son ami, le cardinal Suhard. Quand en 1940, les armes se déchaînèrent, lui aussi voyait plus loin que le présent tragique.

« Suspect des deux côtés, allemand et français, il fut crédible des deux côtés », comme l'a dit Mgr Jacques Perrier, ancien évêque de Chartres.

Suspect aux nazis qui veulent se débarrasser de cette religion du pardon, du respect de la dignité de l'homme et des faibles.

Suspect aussi aux yeux de certains résistants qui, au début, le croyaient complice des tortionnaires de la Gestapo.

Et pourtant, il sait se faire reconnaître comme étant au dessus de la mêlée, venu d'ailleurs : humain, extraordinairement et simplement humain, rappelant à ceux qui l'avaient oublié, ou qui ne le connaissaient pas encore, le Christ de l'Évangile, compatissant, miséricordieux, attentif aux souffrances des âmes et des corps, passionné de l'humanité à sauver.

Le 26 avril 1947, à Chartres, l'abbé Stock prononce un discours d'adieu aux séminaristes, encore pour quelque temps prisonniers de guerre. Bientôt, ils seront libérés ; le Séminaire des barbelés fermera ses portes. La guerre est vraiment finie. A présent, la paix est à construire.

Deux ans après l'ouverture de ce séminaire unique au monde, le supérieur s'adresse aux jeunes théologiens qui vont être ordonnés prêtres dans leur pays retrouvé ; pour la plupart, après sept ans d'absence de leur patrie, de leur famille. Il leur présente un programme de vie exigeant, à la hauteur du défi qui leur est lancé : reconstruire l'Église d'Allemagne persécutée, un pays en ruines, ravagé par le nazisme et la guerre.

Dix mois plus tard, Franz Stock moura subitement, c'est pourquoi ce discours d'adieu peut être appelé son testament.

Un discours longuement travaillé, documenté, mûri et vécu par Franz Stock lui-même depuis son ordination sacerdotale. Le seul grand texte qu'il nous ait laissé, mais quel texte !

Il annonce déjà le Concile Vatican II des années soixante, décidé par Jean XXIII. Il est vrai que l'un des plus grands théologiens du Concile Vatican II, le Père Congar, dominicain, avait été invité à faire une conférence aux séminaristes sur l'Eglise... La vision de l'abbé Stock était œcuménique et missionnaire, comme le montre son discours d'Adieu aux séminaristes.

Je cite : *Un nombre de saints voulu par la Providence suffira à sauver notre époque. Des saints qui se donneront tout entier à cette tâche et transformeront en vertus les valeurs de notre temps.*

Des saints qui, s'ils renoncent à être aimés des hommes, savent à quoi ils renoncent et seront capables de vivre, à travers l'exemple de leur propre vie, le cheminement de l'humain dans l'ordre voulu par Dieu. Des saints qui n'aient aucune peur devant les catastrophes et les révolutions, mais qui sachent être attentifs à tous les signes et tendus de tout leur être vers le retour du Seigneur. C'est la Providence qui nous lance cet appel à la sainteté à travers la voix même de l'histoire, il nous faut l'entendre pour porter au monde le message de liberté, de paix, de salut et d'amour...

L'Abbé Stock les prévient avant leur retour en Allemagne :

« Un nouveau monde est né et vous serez effrayés par les bouleversements que cette guerre a accumulés dans les vies et dans les âmes des hommes de chez nous. »

Dès son enfance et sa jeunesse, Franz Stock a engagé sa vie, jusqu'au point où les choses se jugent et se vivent, non sous la pression de l'opinion commune, mais à la lumière de la foi et de l'Évangile. Il a porté sur les hommes, les situations et les événements un autre regard dans un contexte où tout portait au nationalisme, au racisme, et à la guerre.

Il ne s'est pas laissé déconcerter, désespérer, dérouter par la faillite provisoire du courant pacifique travaillant au rapprochement de la France et de l'Allemagne entre 1920 et 1933. Comme une rivière souterraine, ce courant a

resurgi après 1945, plus fort encore, pour sceller enfin la réconciliation franco-allemande des années soixante et ouvrir la voie vers l'Europe.

Et Franz, supérieur du séminaire, continue : « *Des saints qui sachent concilier leur attachement à leur patrie avec l'amour de l'humanité entière, au-delà des frontières de pays, de nations, de races ou de classes.* »

Plus de soixante ans après sa mort, cette phrase résonne encore dans le monde d'aujourd'hui, distinguant les disciples de l'Évangile, chacun, à leur manière, et selon leurs talents, sel de la Terre, levain du Royaume dans la pâte humaine, artisan de paix.

L'abbé a donné sa vie, non pas d'un seul coup, puisqu'il est mort dans un lit d'hôpital parisien, où il avait été transporté d'urgence après une attaque cardiaque, mais par des milliers de dons, quotidiens, concrets, pour calmer la souffrance et redonner l'espérance.

Franz Stock est un prêtre ordinaire qui a fait « *tout simplement son devoir* », comme il le dira souvent lui-même. Sa grandeur est de faire humblement, fidèlement, en plein conflit, son devoir d'homme, de chrétien et de prêtre de Jésus-Christ, et ainsi de susciter le désir d'être imité, pour que l'on puisse dire : pourquoi pas moi ?

L'extraordinaire de sa vie se trouve dans l'ordinaire du devoir accompli, jour après jour, pour la cause à laquelle il veut contribuer, à sa place, comme prêtre, en voulant être aux avant-postes du combat contre la haine nationaliste et l'idéologie nationale-socialiste : la réconciliation franco-allemande.

A la fin d'une guerre mondiale qui surpassait tout ce qu'on pouvait imaginer de crimes et d'horreurs, cette réconciliation paraissait impossible, utopique, et hors d'atteinte.

Tous les actes minuscules, à la mesure humaine, que Franz Stock a posés lui-même, en les suscitant chez d'autres, prisonniers ou gardiens, hauts gradés de la Wehrmacht ou simples soldats, se sont complétés, amalgamés, unifiés pour construire pierre par pierre, la grande

oeuvre de réconciliation, sanctifiée par son ordination sacerdotale, à laquelle il a voué sa courte vie.

Il fut un prêtre discret, habité par la paix du Christ. Franz Stock a contemplé le visage du Christ souffrant sur celui de ses frères, quelquefois très jeunes, en prison, en partance pour les camps de la mort, ou attachés à un poteau d'exécution.

Il avait conscience d'avoir été choisi, d'avoir été placé en des lieux « stratégiques » par la Providence pour porter du fruit.

Il a dû affronter l'incompréhension, assister à la brutalité militaire, garder confiance dans les découragements, transmettre sa force morale aux fusillés pour qu'ils puissent faire face, courageusement et humainement, au peloton d'exécution jusqu'à semer l'effroi aux soldats qui pointaient leurs armes pour les fusiller. Certains refusant de tirer, Stock s'est fait leur avocat auprès de leurs chefs.

Sa vie est un témoignage de dépassement des antagonismes et des conflits auxquels nous avons été confrontés, auxquels nous sommes aujourd'hui confrontés, auxquels nous serons peut être un jour affrontés, pour rendre le monde plus humain.

Je vous remercie de votre attention.

Jean Pierre Guérend,

auteur de : *Franz Stock, Apôtre de la réconciliation, Nouvelle Cité*, col. Pier 15 jours avec.

